

Théâtre Dijon Bourgogne
Saison 2009-2010

Les travailleurs de la mer

L'exil, la rage, le rêve

D'après Victor Hugo
Adaptation et jeu Paul Fructus
Mise en scène Daniel Briquet



Avec : Paul Fructus, Jean-Louis Morell : piano, Patrick Fournier : accordéon
Scénographie : Paul Fructus et Daniel Briquet, lumière : Florence Pasquet avec la complicité de Pierre Vigna, régie générale : Florence Pasquet

Du mardi 30 mars au vendredi 2 avril 2010
Rencontre à chaud à l'issue de la représentation le jeudi 1^{er} avril

Parvis Saint-Jean – Dijon
Durée : 2h

En tournée Tréteaux : sur les routes de Bourgogne du 1^{er} au 28 mars

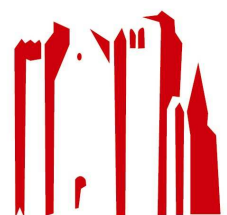
CONTACTS RELATIONS PUBLIQUES :

Jeanne-Marie PIETROPAOLI Responsable des formations et projets éducatifs
03 80 68 47 49 / jm.pietropaoli@tdb-cdn.com

Carole VIDAL-ROSSET Professeure missionnée par le rectorat auprès du TDB,
c.vidal-rosset@tdb-cdn.com

Sophie BOGILLOT Chargée des relations publiques, partenariats, associations,
comités d'entreprise, enseignement supérieur
03 80 68 47 39 / s.bogillot@tdb-cdn.com

Hélène BOURGUIGNON Chargée des productions et de la décentralisation
03 80 68 47 46 / h.bourguignon@tdb-cdn.com



Théâtre Dijon Bourgogne
Parvis Saint-Jean

LA FABLE

Au début des années 1820, à Guernesey (île anglo-normande), Mess Lethierry, patron d'une petite entreprise de cabotage, révolutionne l'île en la reliant à Saint-Malo, grâce au premier bateau à vapeur. Mais un jour, ce bateau (baptisé la Durande) s'échoue entre les écueils de Douvres, et son pilote, Clubin, s'est, semble-t-il, laissé mourir dans le naufrage. Déruchette, orpheline adoptée par son oncle Mess Lethierry, s'engage à épouser celui qui ramènera ce qui pourrait sauver son oncle de la ruine : la machine à vapeur emprisonnée dans le ventre de l'épave.

Gilliatt, travailleur de la mer et force de la nature, tenu à l'écart par les habitants car soupçonné d'avoir quelques accointances avec les esprits (il est surnommé Gilliatt le malin), amoureux de Déruchette depuis plusieurs années, se porte volontaire. Il va alors affronter les éléments déchaînés et ramener la machine à vapeur.

Mais lorsqu'il découvre que Déruchette est amoureuse du jeune révérend Ebenezer, il se sacrifie : après avoir organisé secrètement leur mariage, il se laisse engloutir par la mer.



UN ROMAN DE LA TOTALITE

Comme la plupart des romans de Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer* est un roman inclassable.

La richesse lexicale du roman est aussi foisonnante et proliférante que celle de Rabelais (notamment pour le lexique qui a trait à l'univers marin, à la navigation) et le lecteur curieux et attentif ne peut en faire qu'une lecture discontinue (les notes en bas de page ou le recours à un dictionnaire introduisent en effet en permanence une rupture du tissu narratif). Par ailleurs, les pauses didactiques, scientifiques, techniques (le roman évoque l'essor de la révolution industrielle), géographiques, historiques dont l'auteur raffole, ne cessent de troubler le récit à proprement parler.

C'est que, Victor Hugo « veut forcer le lecteur à penser ».

Victor Hugo est animé par l'inlassable passion **de tout dire**, de tout éclairer.

« L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme de la superstition, sous la forme préjugé et sous la forme élément (...). Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier, dans *Les Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième (p.89¹) écrit-il dans sa préface.

UN ROMAN DE LA SOLITUDE

Dans ce roman, Victor Hugo a mis beaucoup de lui-même. Le roman est entouré d'eau. Il s'ouvre par la description de l'archipel de la Manche « *L'Atlantique rongé nos côtes* » et se termine par le mot mer « *A l'instant où le navire s'effaça à l'horizon, la tête disparut sous l'eau. Il n'y eut plus rien que la mer* ».

Or Victor Hugo est en exil à Guernesey depuis 13 ans quand il entreprend en 1864 l'écriture de *Les travailleurs de la mer*. Comme Gilliatt, il est l'exclu, le banni, le proscrit politique, le solitaire (sa famille a déserté l'île) ; comme Gilliatt, sa fille Léopoldine est morte noyée.

¹ HUGO Victor, *Les travailleurs de la mer*, Edition Folio, 1980.

UN ROMAN D'AMOUR

Même si le titre ne le laisse pas deviner, même si toute la deuxième partie du roman (qui comporte trois parties) est exclusivement consacrée au sauvetage du bateau, *La Durande* et au combat **épique** de Gilliatt contre les éléments marins, *Les travailleurs de la mer* est aussi un roman d'amour :

- Le roman est structurellement encadré par l'intrigue amoureuse : c'est par elle qu'il commence et s'achève (la reprise du même titre le dit clairement en I, 3 et III, 4 « *Pour ta femme quand tu te marieras* ») ;
- Le bateau *La Durande* est aussi comme la métaphore de la jeune fille aimée : Déruchette ;
- Le combat contre la pieuvre peut se lire aussi (à la lumière de la psychanalyse qui réactive les mythes fondamentaux) comme l'expression d'une fantasmagorie sexuelle.

Et pour écrire ce roman d'amour, Victor Hugo retravaille :

- **Le mélodrame populaire du 19^{ème} siècle** : un pauvre marin amoureux, un riche capitaine soucieux de doter sa Déruchette de nièce et victime de la trahison de ses méchants associés (Clubin), un joli jeune homme aux mains blanches, le révérend Ebenezer qui n'a qu'à se montrer pour se faire aimer !
- **La comédie moliéresque** : comme dans *L'École des femmes* un barbon souhaite que sa nièce (élevée à l'écart du bruit et de la fureur du monde) épouse un homme qu'elle n'aime pas pour satisfaire à ses propres intérêts (*La Durande*).

Mais Hugo fait subir des distorsions importantes à ce schéma :

- le barbon n'est pas mal intentionné et il croit sincèrement faire le bonheur de Déruchette.
- la comédie chez Hugo dévoile sa face cachée. Elle se renverse en **tragédie** : le gentil Gilliatt meurt, s'efface pour qu'Ebenezer puisse vivre son amour. L'amour est une grâce qui ne peut toucher tout le monde. Il n'est possible que pour les êtres gracieux « *aux mains*

blanches », pas pour les travailleurs aux mains abîmées² : telle est la conclusion tragique à laquelle aboutit le roman.

- **L'épique et le roman courtois** : pour mériter la main de Déruchette, Gilliatt doit accomplir un exploit : mandaté par le suzerain (Lethierry), il doit aller délivrer la machine, la merveille qu'un « *dragon de granit* » tient captive.

Toutefois là aussi des distorsions sont visibles :

- Gilliatt semble oublier Déruchette pendant son combat (le cœur du roman semble paradoxalement neutraliser le roman d'amour) ;
- Gilliatt donne sa belle à son rival ;
- La figure du chevalier est dédoublée : Ebenezer sait parler d'amour mais n'agit pas. Gilliatt agit mais ne sait pas parler d'amour ;
- Réactualisation : Le chevalier est un travailleur et le suzerain un self-made-man !



© Paul Fructus

² Le premier titre du roman était : L'abîme.

MISE EN SCENE ET PISTES PEDAGOGIQUES

Même si l'acteur Paul Fructus a fait une adaptation de ce roman touffu et en a dégagé trois axes principaux (sous titre de l'adaptation : l'exil, la rage, le rêve), la question se pose malgré tout : **comment mettre en scène un tel roman ? Comment rendre compte sur un plateau du combat épique de Gilliatt contre l'océan, contre l'immensité et l'infini ?**

Mais si justement le plateau de théâtre était l'endroit le plus juste pour le faire ?

« Pour représenter le monde entier, sa grandeur, il faut la petitesse du plateau » disait Antoine Vitez.

« Un tréteau, cinq ou six acteurs suffisent à raconter l'univers » disait déjà Copeau.

Dans la mise en scène de Daniel Briquet, ce ne sera pas cinq ou six acteurs mais un seul acteur qui incarnera tous les personnages : marins, prêtre, femmes, hommes, gentils, traîtres...

Deux musiciens à vue pour suggérer la mer par un univers sonore.

Quelques objets : un bonnet, un filet, quelques morceaux de bois et de fer, des cordes, une lanterne, un tabouret...

Ce théâtre de tréteaux, « pauvre » en moyens, peut, paradoxalement, faire comprendre aux élèves toute la richesse de l'écriture scénique :

L'objet, au théâtre, grâce au jeu de l'acteur, peut bénéficier d'un traitement **métaphorique** : le tabouret dans ses mains devient un gouvernail, le filet de pêche devient une pieuvre...

Or ce **détournement** de l'objet est ici une forme sens. Il fait écho à la fois :

- A la fiction : comme l'acteur, Gilliatt se débat avec les moyens du bord pour remettre la Durande à flots (il se fabrique des outils de fortune) ;
- A l'écriture hugolienne dont le tissu métaphorique est si dense.

EXERCICES

- Demander aux élèves de choisir 4 ou 5 objets dans la classe et les détourner de leur fonction première (par la gestuelle) pour suggérer l'univers marin du roman ;
- Leur faire lire deux ou trois extraits dialogués : un seul élève prendra en charge les différents personnages. Pour les distinguer on lui donnera les consignes suivantes : prendre un accent différent et se servir d'un accessoire (bonnet, lunettes...) ;
- Leur faire lire un passage narratif et descriptif en donnant les consignes suivantes : l'adresser au public (adresse du conteur), le préférer, le hurler, puis le murmurer comme pour une confidence ;
- Transformer (par la lecture à haute voix et le jeu) un passage épique en un autre registre : didactique, pathétique, comique, polémique.

A signaler :

Les 23 et 24 mars 2010 : un stage animé par Aline Reviraud (comédienne et intervenante en option théâtre) est proposé par l'Inspection académique à l'attention des professeurs de collège, il portera sur Les travailleurs de la mer et permettra de compléter ces pistes d'exercices pratiques.